

dans l'herbe, y court, et reconnaît un de nos officiers. S'il eût été la brute que vous dites, il aurait percé de sa lance ce corps étendu sans défense, et nous aurions perdu l'un des nôtres. Mais cet homme, qui n'avait jamais entendu parler du Bon Samaritain, s'en alla et revint une demi-heure après avec une grande calebasse pleine de lait doux et frais, qu'il fit avaler au malade. Notre ami, bientôt ranimé, put se relever et rejoindre le camp, où il raconta cette touchante histoire.

« Ce brave indigène n'était pas un membre de la Croix-Rouge. Étranger aux discours sur la miséricorde et la charité familiers depuis seize siècles aux oreilles anglo-saxonnes, il ne ressemblait pas à ce missionnaire anglais qui refusa, dit-on, un verre d'eau à un capitaine hollandais. Une race qui offre de pareils exemples de bonté mérite qu'on l'appelle une belle race. Vous croyez peut-être que j'ai brodé? Voici notre ami; demandez-lui les détails.

« Pensez en outre à cette hospitalité qu'ils nous donnent. Mille hommes vivent ici librement et gratuitement des produits du travail des indigènes : plantains, fèves, millet, patates douces pour la nourriture, tabac pour le plaisir, libre parcours sans impôt ni redevances! Que savez-vous si cet homme n'avait pas été déjà irrité avant de vous voir? Peut-être un de nos gens s'était-il gaussé de lui, avait-il pillé sa maison ou menacé sa famille? Voyons, essayez encore! Allez dans un de ces villages autour de nous, demandez amicalement et en souriant du lait, du beurre ou du tabac, et je vous garantis que l'on ne vous les refusera pas!

« Et songez encore que ce pays vient à peine de changer de maître. On prétend qu'Antari a enlevé quarante femmes de chefs et les a distribuées à ses plus vaillants guerriers, après avoir fait tuer leurs maris. Si le fait est vrai, la colère ne serait-elle pas excusable chez des gens qui, par l'ordre d'un tel roi, sont forcés de nourrir et d'approvisionner une multitude comme la nôtre? Observez enfin la conduite des envoyés d'Antari. N'est-elle pas tyrannique, insupportable, et bien faite pour augmenter leur ressentiment? »

Notre caravane grimpe maintenant la chaîne herbeuse de Rouampara, dont l'extrémité occidentale aboutit, je suppose, à la ligne de collines qui bordent le bassin de l'Albert-Édouard, et sépare le bassin du Rouizi de celui du Nil Alexandra. Elle

escalade quelques sommets rafraîchis par les brises, puis descend dans la vallée en entonnoir de Roussoussou d'où s'échappe la rivière Namiandja; nous y campons trois jours pour nous reposer de ces multiples ascensions.

Je copie dans mon carnet, à la date du 20 juin :

Ce matin, la fièvre qui me tenait a enfin disparu. J'avais parlé trop tôt en nous disant guéris de cette malheureuse eau pourrie de l'Oussongora. L'un de nous n'est pas plus tôt remonté que l'autre retombe. Le Pacha et moi avons eu trois rechutes en même temps. La fièvre de Stairs l'a quitté hier. La température de Bonny est normale depuis deux jours. Casati, tombé le 17, a passé un jour au lit et s'est levé le 19. Ce sont des reprises continues, avec deux ou trois jours de rémittence, pendant lesquels nous sommes loin d'être gaillards.

Quatre officiers égyptiens m'ont demandé la permission de rester dans l'Ankori pour cause d'ulcères rebelles à tout traitement. Comme nous sommes déjà chargés de malades, de faibles vieilles femmes et d'enfants, je me vois obligé de céder à leurs instances. Ces messieurs vont donc nous quitter avec leurs familles. J'attends journellement l'héritier présomptif de l'Ankori pour la cérémonie de « l'échange des sangs » et je pourrai assurer leur confort.

Ce climat de l'Ankori est très particulier. Les vents froids et orageux soufflant de l'est, du sud-est et du nord-est, provoquent de nombreuses affections de poitrine. Toux, catarrhes, maux de tête par toute la caravane. L'écart entre les extrêmes de température cause ces indispositions et ces accès de fièvre. Cependant, en janvier 1876, mes gens et moi étions pleins de santé et de vigueur dans notre traversée de l'Ankori septentrional, et mon journal privé ne contenait aucune note comme celles que j'inscris ici quotidiennement. Devons-nous cet état maladif à la saison? au liquide empoisonné des mares? Nos cuisiniers emploient-ils l'eau noire du Rouizi qui charrie un compost putride? — Nous sommes maintenant en plein hiver; et janvier, c'était le printemps.

Si la distance prête aux périls le charme de sa grâce flottante et de ses contours indécis, si elle nous voile la laideur des crevasses, la profondeur des abîmes, si elle semble rendre abordables les hauteurs inaccessibles, elle cache bien souvent d'autres dangers tout aussi réels dont notre expédition a fait maintes fois l'épreuve. J'ai peur que les Égyptiens qui ont disparu ou se sont peu à peu égrenés sur la route, ne voient trop tôt le bien-fondé des avertissements qui, si souvent, leur ont semblé d'inutiles et vaines redites.

Nous levons le camp le 21 pour descendre le sentier parallèle au cours de la Namiandja, bordée chardons énormes, de quelques tournesols et de ronces chargées de mûres. Le torrent a trois sources : un mince filet d'eau douce, sourdant d'une

retraite cachée dans les fougères, une mare nitreuse et sulfureuse, un petit étang d'eau fortement alcaline. Trois heures de marche ont fait le ruisseau large de 1 m. 50, mais n'en ont pas changé la saveur peu recommandable. Les plantations de bananes alternent avec les parcs à bétail.

Nous continuons ainsi le lendemain dans la vallée étroite et sinueuse, avec de jolies esplanades entre les lignes brisées de la montagne. Au bout d'une heure, nous tournons vivement dans une coupure transversale dirigée au sud-est. Devant nous passent l'un après l'autre les troupeaux de bêtes grasses, conduites de la zéribé aux riches prairies, où l'herbe presque sèche se pare encore de quelque verdure aux endroits humides. Notre route infléchit bientôt vers l'est pour entrer dans un défilé, monter une demi-heure la pente nue d'une colline rocheuse, et redescendre par la paroi méridionale, dans un admirable bassin planté de bananes, parsemé de prairies et de troupeaux, où le village de Viarouha nous abrite contre la chaleur dévorante.

Au moment de quitter la Namiandja, notre avant-garde fut déconcertée en voyant les natifs, jusque-là si paisibles, saisis tout à coup d'une sorte de frénésie, les menacer de leurs gestes et de leurs cris de guerre. Deux fois, la foule hurlante s'avança contre les nôtres sans faire autre chose que lever ses lances, mais à la troisième, croyant notre petite troupe suffisamment terrifiée, ils avaient déjà jeté huit ou dix flèches, lorsque le commandant répondit par une volée en l'air, mais d'effet irrésistible. Criant, se bousculant, les indigènes décampèrent vers les collines et on ne les revit plus.

Derrière la petite troupe victorieuse s'avançait, inconnue d'elle, une autre caravane : le prince royal d'Ankori, Outchoukou de son nom, avec une escorte de lances et de mousquets, plus une seconde députation de chrétiens ouaganda. Sur l'ordre de son père, le prince venait faire l'échange du sang et conclure alliance. Les coups de feu l'avaient étonné, il en demanda la cause, et, sur l'explication de quelques bergers ouahouma spectateurs de la petite escarmouche, il envoya ses hommes à la chasse des fugitifs. Deux Ouanyankori furent tués, vingt autres désarmés.

A 2 heures, le prince arrivait à Viarouha et réclamait une entrevue. C'était un jeune garçon de treize à quatorze ans, au

visage doux, au regard aimable, un vrai Mhouma de pur type abyssin. Il était accompagné de son gouverneur, l'officier qui commandait la garde. Il nous donna deux grands taureaux. L'un d'eux avait les cornes si longues et encombrantes qu'il n'aurait pu nous suivre dans nos voyages : il fit le pot-au-feu. Les discours d'usage s'échangèrent, avec cordialité de part et d'autre; le prince s'amusa longtemps aux scènes variées du camp et accepta que la cérémonie eût lieu le lendemain.

Elle se passa le 25, avec un éclat extraordinaire. Zanzibari, Soudanais et Manyouema étaient sous les armes, rangés sur une colline, à 560 mètres, prêts à nous saluer des décharges de leurs carabines. La mitrailleuse était en place, bien et dûment bourrée. Les rites commencèrent. Le prince et moi prîmes place sur un tapis de Perse étendu sur le sol, nos jambes croisées, nos mains gauches serrées sur les genoux. Les maîtres ès arts s'avancèrent, firent une incision sur notre bras gauche et, mettant un peu de beurre sur deux petites feuilles qui servaient de godets, y mêlèrent notre sang, échangèrent les feuilles et frottèrent nos fronts avec cette mixture. Le mystère était accompli, sans aucune des manœuvres répugnantes dont l'accompagnent les tribus du Congo. Le prince, devenu mon jeune frère, me prit par la main et me reconduisit dans ma hutte, souriant, satisfait de tout ce qu'il voyait. Je le comblai de joie avec quelques riches étoffes du Caire; un collier de belles grosses perles, offert par le Pacha et les dames égyptiennes, leur gagna du coup sa tendresse. Le gouverneur reçut une vache en présent, et les gardes eurent un bœuf pour la fête. Quant à notre officiant, on lui remit une chèvre magnifique, les services de sa compétence étant tenus en très grand honneur comme au Congo, et devant être reconnus par de beaux honoraires.

Le feu mis à cinq paquets de cartouches emplît notre jeune homme d'admiration. Et quand la mitrailleuse parla, la poudre, la pluie des balles, les nuées de poussière qu'elles soulevaient au flanc de la colline le jetèrent en extase; pour s'empêcher de crier et d'exhaler son âme dans son ravissement, il ferma la bouche et la comprima en appuyant fortement. Les opinions diffèrent. Il avait craint, disait l'un, de casser ses belles dents, tant elles claquaient de terreur; je maintiens que c'était une marque d'étonnement et de joie juvénile.

Quoi qu'il en soit, j'étais publiquement reconnu fils de l'Ankori; je pouvais le parcourir à mon gré, séjourner où bon me semblerait, j'avais libre accès à toute plantation du royaume. Bien plus, le prince jura, au nom de son père, que tout homme blanc pénétrant dans l'Ankori avec ma recommandation serait traité avec la même bienveillance. Le bétail seulement, les chèvres et les armes n'entraient pas dans le contrat, étant propriétés privées, sur lesquelles le roi lui-même n'a aucun droit, à moins qu'elles n'appartiennent à des criminels.

Un certain nombre de chrétiens ouaganda avaient, je l'ai dit, accompagné le prince. Le résultat de ma longue conférence est ainsi consigné dans mon journal :

Lorsque j'entendis parler pour la première fois de l'expulsion des missionnaires de l'Ouganda, je craignais qu'ils ne se fussent montrés inconsidérés ou trop ardents; qu'ils eussent agi sans se préoccuper des conséquences; que leur conduite eût été trop strictement conforme aux règlements; que l'étroitesse d'esprit ou leur manque de sympathie les eussent portés à des erreurs de tact. Mais les prosélytes chrétiens leur rendent un excellent témoignage, et ce qu'ils m'ont dit des bons avis donnés par M. Mackay me prouve que, si le joug de Mouanga lui pesait lourdement, la mission s'était néanmoins abstenue de s'ingérer dans les affaires politiques. Elle a dépensé dans le pays près de 1 250 000 francs, et il suffirait de ne rien omettre de son histoire pour la rendre tout à fait compréhensible. Les morts tragiques de Smith, d'O'Neil, de Penrose et de l'évêque Hannington, la maladie qui emporta le D<sup>r</sup> Smith et deux autres, dont l'un se nommait Bishop, le séjour presque inutile dans l'Ouganda de MM. Wilson, Pearson et Felkin, puis la réussite merveilleuse de Mackay, le travail, le dévouement d'Ashe, de Gordon et autres, le récit fidèlement écrit de tant de labeurs, de tant de succès et de revers ferait comprendre à première vue pourquoi la sagesse a réussi où la témérité avait toujours échoué.

« Nul homme qui a mis la main à la charrue et qui regarde en arrière n'est fait pour le royaume de Dieu. » Nul homme ayant accepté une mission de confiance ne peut sans déshonneur l'abandonner avant que la victoire soit assurée. Le prélude de retraite ayant sonné avant mon départ de l'Afrique, je présume que la Société des missions enjoindra à M. Mackay de se retirer. Mais qu'ils y réfléchissent bien! L'expulsion des missionnaires et la dispersion de leurs troupeaux seront pour des tiers l'aurore de la victoire. Les cris de triomphe que poussent déjà les musulmans vont-ils les décourager? Qu'ils leur inspirent au contraire de plus nobles et plus sages efforts! Une grande cause, une grande œuvre, une grande entreprise n'ont jamais réussi si ceux qui la conduisent n'ont la foi absolue qu'aucun effort n'est trop élevé, aucune lutte trop ardente pour la soutenir!

Des 4 000 ou 5 000 convertis que Zacharie et Samuel disent se trouver dans l'Ankori et l'Ouddou, mettons seulement 2 000 dus aux travaux de Mackay et de ses associés. A ce taux, chaque prosélyte aura coûté 625 francs. Je ne suis pas de ceux qui, en pareilles crises, réclament l'aide des gouvernements; je m'adresse aux riches, à ceux qui, pouvant si facilement donner, répondent qu'il leur faut d'abord secourir les voisins. A ceux-là je rappelle la réponse faite par une sage Cananéenne: « Il est vrai, seigneur, mais les petits chiens mangent ce qui tombe de la table de leurs maîtres ».

La mission de l'Ouganda a fait ses preuves. Elle met en lumière les sacrifices qu'ont faits les chrétiens, leur résistance déterminée au tyran: Mouanga a dû déguerpir; et s'il est vrai qu'un parti compte lorsqu'il peut se défendre lui-même, la conduite des chrétiens ougandais montre que cette mission a obtenu un succès considérable. Contrainte à disparaître sous les flots de la persécution, elle ressuscite plus vivante que jamais ses labeurs ont semblé inutiles pendant de nombreuses années, mais aujourd'hui ses prosélytes accourent vers l'Eglise nouvelle de l'Afrique équatoriale. Princes et cultivateurs, chefs et guerriers, demandent à être instruits dans la religion chrétienne; ils veulent apprendre à lire et écrire, posséder, eux aussi, des livres imprimés en leur propre langue, des livres qui parlent de l'Auteur du salut et de ce qu'il a souffert pour le bonheur de l'humanité.

Les progrès de la religion chrétienne étaient depuis longtemps un sujet d'inquiétudes pour les mahométans et leurs amis indigènes, mais ce n'est qu'à la mort de Mtesa qu'ils ont pu songer à les combattre. La jeunesse du roi, ses vices, son ivrognerie, sa passion pour fumer le *banghi*, ses débauches leur firent entrevoir le moyen, si souvent cherché, de supprimer les chrétiens. Avec une habileté méprisante, une dissimulation impossible à déjouer, ils saisirent la balle au bond. En dépit de la bonne renommée dont les blancs jouissaient dans la population, le jeune prince ne les vit plus qu'avec des yeux troublés par la calomnie. Les missionnaires ne furent plus que des révolutionnaires ligués contre son pouvoir et sa popularité. Les diverses expéditions parcourant les contrées équatoriales, la Massaïe, l'Oussoga, l'Oussoukouma et l'Ounyamouezi, les querelles entre Seyyid Barghash et les Allemands, la présence d'une flotte de guerre à Zanzibar, les petites colonies germaniques plantées sur les pays côtiers, quel but pouvaient-elles avoir, sinon la conquête sanglante de l'Afrique? De là une ère de persécutions inaugurée par des incendies et des meurtres, les autodafés de l'Ouganda, l'assassinat de l'évêque Hannington, le massacre de sa caravane dans l'Oussoga, l'épée sans cesse suspendue sur la tête du patient et fidèle Mackay, la menace d'arrêter son œuvre missionnaire.... Quand les chrétiens se furent cachés et que la jalousie des musulmans se fut un peu calmée, le jeune roi n'était plus désormais qu'un abominable despote, massacrant au hasard, à droite et à gauche. Plus d'un personnage éminent de son entourage tomba victime des soupçons et fut étranglé ou tué à coups de massue. Ce fut alors que les musulmans, craignant aussi pour leur vie, sollicitèrent le concours de leurs anciens adversaires. Le tyran se vit contraint

de fuir; il put réfléchir pendant ses voyages autour des lacs, et réfléchir si bien qu'il se repentit et se soumit enfin à recevoir le baptême<sup>1</sup>.

J'informai alors Samuel et Zacharie que, vu l'impossibilité de renoncer à ma mission, je leur conseillais de s'en ouvrir à MM. Stokes et Mackay et leur donnai l'assurance que, lorsque je le pourrais, j'expliquerais toute l'affaire aux amis anglais. Me voyant résolu au départ, cinq chrétiens me demandèrent la permission de m'accompagner jusqu'à la mer, ce qui leur fut volontiers accordé.

Le 24, après de nombreux détours dans les vallées entre des collines noircies par les récents incendies d'herbes sèches, nous pénétrions dans la vallée de Mavona pour descendre insensiblement jusqu'au village à travers une maigre forêt d'acacias mêlés d'euphorbes, de plantes laiteuses, de chardons et d'aloès. Les jardins de Mavona produisent en abondance pois, fèves, tomates, patates douces, manioc, concombres, banigalls, bananes et plantains.

De Mavona, après quatre heures et demie de marche, nous arrivions en vue de la vallée du Nil Alexandra; la longue chaîne de collines qui se dirige vers le S.-S.-E. forme sur cette rive la frontière du Karagoué. Dans cette saison, les deux côtés du fleuve ont perdu leur grâce; pas une plantation n'égaye le regard, et les traces du feu qui a transformé vallées et collines en vastes étendues noires et désolées ajoutent encore à la tristesse du paysage.

Le 26 et le 27 se passèrent à nous transborder sur l'autre rive dans des canots de grossière façon; puis, son devoir envers nous et Antari rempli à la satisfaction commune, notre

1. Par une lettre du 21 novembre 1889, écrite de Boukoubi, au sud du lac Victoria, j'apprends de M. Stokes qu'il était arrivé sain et sauf dans l'île de Mouanga. Trouvant le camp en assez piteux état par suite de la rareté des subsistances, il poussa une pointe hardie vers la capitale et requit à cet effet l'assistance des chrétiens cantonnés dans l'Ouddou. Accourus à son appel, ceux-ci furent vivement attaqués à une heure de la capitale, mais M. Stokes, Mouanga et ses partisans se précipitèrent à leur secours, et Karéma fut défait avec ses musulmans. Le 4 octobre, une seconde bataille eut lieu près de Roubaga; le résultat en fut tellement favorable aux troupes de Mouanga, que, le 5, celui-ci et ses amis blancs entraient dans la ville. Les vaincus tentèrent de se réfugier dans l'Ounyoru, mais Kabba Réga refusa de recevoir Karéma, à moins qu'il ne se séparât de ses amis les Arabes. Karéma se vit alors forcé de gagner l'Ouganda septentrional, où il est encore avec 500 fusils seulement. Voilà où en est, pour le moment, cette romanesque épopée. Mouanga a récupéré son trône, et les missionnaires anglais et français sont de nouveau établis dans l'Ouganda.

escorte d'Ankori, avec les chrétiens ouagandais, fut congédiée avec des présents qui nous attirèrent force protestations de reconnaissance.

Ici le Nil Alexandra a de 110 à 115 mètres de large; sa profondeur moyenne est de 5 mètres et sa vitesse de trois nœuds à l'heure au centre du courant.